

CHAPITRE 26

UN ÉPAIS BROUILLARD S'EST ABATTU SUR MON CHEMIN... DEUXIÈME PARTIE DE MON FINAL

La première partie de nos examens se déroula sans difficulté. Il nous était plus pénible que difficile de vivre cette période.

Un petit incident survint lors de l'examen de gynéco-obstétrique. L'examineur n'était autre qu'un certain gynéco ayant posé un stérilet à Arielle, la gratifiant au passage d'une infection des annexes qui faillit la tuer. Il était tellement mal à l'aise qu'il fuyait mon regard lors de l'interrogation. Il savait que je connaissais son erreur professionnelle. Quant à l'obstétricien, la mauvaise foi du «coco» et surtout son infinie stupidité m'avaient fait quitter «prématurément» la salle d'examen, irrité de constater que **même un professeur peut être complètement «con»**.

* * *

La deuxième partie des finaux – les oraux – se passèrent mieux que la première. En effet, j'avais cumulé une série de notes maximales.

Une fois mon diplôme en poche, je me rendis sur les lieux de mon premier poste de médecin-assistant, soit en psycho-gériatrie à Bel-Air.

Fort de ma nouvelle et «définitive» victoire, j'avais rendu visite à ma mère sans grand espoir de la voir sauter au plafond. Elle m'offrit toutefois un café et des biscuits. Nous avons échangé quelques mots et ce fut là tout le contenu de notre entretien. Que de civilités et quelle merveilleuse femme n'ayant pour l'heure aucun argument à me balancer du style: «Oui mais il y a du chômage» ou toutes autres conneries sans importance alors que j'étais si fier de ma réussite.

Après l'avoir quittée, j'appris qu'elle aurait claironné dans toute la république à qui voulait bien l'entendre, comme s'il s'agissait de sa propre victoire...: «...mon fils est médecin... mon fils est médecin...» ... ha lala... ma pauvre mère.

* * *

Arielle obtint aussi un poste d'assistante en psychiatrie à Bel-Air, mais dans un autre service, soit l'UIS, (Unité d'investigations et de soins).

Son poste était axé sur la recherche en pharmacologie tandis que j'exerçais mon art en médecine interne appliquée aux personnes âgées (gériatrie).

Le travail n'y était pas pénible. Je me rendais à la «mine» aux environs de neuf heures. Là, mon équipe d'infirmières, que j'avais «dressée», me servait mon café... Je faisais ensuite ma visite matinale avec mon team, puis je remplissais mes rapports médicaux avec la minutie de l'apprenti sorcier.

Midi sonnant, j'avais rendez-vous avec Arielle à la cafétéria de l'hôpital pour notre pause restauration.

Après le repas, nous avons coutume de nous retrouver en une saine balade, durant laquelle nous échangeons nos expériences propres. Nous nous tenions par la main... elle me parlait..., je l'écoutais, je lui parlais... et nous cheminions notre vie le long des bois de la Seymaz et à travers champs.

À l'issue de nos promenades, nous nous aimions un peu plus...

Vers quatorze heures, nous nous rendions dans nos services respectifs. Alpes et Voiron étaient le nom des pavillons dont j'avais la charge, ce qui représentait un total de près de quarante patients.

L'après-midi, je faisais une nouvelle visite des deux pavillons et lisais ensuite différentes revues médicales. J'attachais beaucoup d'importance au contact que j'établissais avec mes patients. Ils étaient tous attachants.

L'hôpital est situé sur un site naturel d'une grande beauté. Il y a un étang, de magnifiques arbres plusieurs fois centenaires, propices à de belles flâneries et rêveries que je partageais avec ma bien-aimée.

Vers seize heures nous avions rendez-vous entre médecins pour le rapport de fin de journée. Nous présentions nos nouveaux cas ainsi que les anciens compliqués de pathologies nouvelles. Nous confiions au toubib de garde de nuit les patients des pavillons dont nous avons la charge.

Nous étions suffisamment nombreux pour ne devoir assumer que deux à quatre gardes par mois... et encore, celles-ci étaient si légères qu'en dehors d'une visite de l'ensemble des pavillons avant minuit, nous pouvions aller dormir aisément le reste de celle-ci dans la chambre réservée à cet effet.

À part cela, ma chef de clinique (une vraie emmerdeuse) m'imposait deux visites par semaine. Son esprit contradictoire me faisait penser à la période de l'âge bête caractérisant l'adolescence. Je ne m'en frappais pas trop, sauf en quelques occasions au cours desquelles nous nous étions violemment pris de bec. Je crois qu'elle adorait cela la cheftaine! N. Visaliu était bizarrement charpentée avec un visage un peu poupin et un haut de corps qui se combinait mal avec sa partie inférieure. Celles-ci étaient si différentes et dépareillées que l'on aurait dit que l'ingénieur s'était trompé dans l'agencement des deux parties.

Son bassin était si large que nous nous disions avec mes collègues qu'elle aurait pu avoir des grossesses multiples sans aucun problème. De plus, c'était une femme autoritaire qui écrasait son mari, comme d'ailleurs tout ce qui pouvait ressembler à un homme. Dans son attitude castratrice, elle accordait toutefois à son mari une chambre au sein de l'appartement. Là, il était convenu qu'elle n'y mettrait jamais les pieds... à la place du pauvre homme, je m'en serais méfié... cependant, elle n'était pas méchante... juste un peu bornée.

* * *

Je devais quitter ma chambre de la rue J.-Grasset, n'étant plus au bénéfice du statut d'étudiant, ces chambres leur étant réservées.

Un médecin de Bel-Air me proposa de me sous-louer son appartement inoccupé, sis à la rue de Soleure, au numéro 6... toujours des 6...

Il était confortable et très coquet. Il se composait de 3 chambres et cuisine, le tout pour la modique somme de 800 francs par mois.

Celui-ci était situé dans le quartier des Eaux-Vives, proche du lac et du parc de La Grange où j'avais coutume de me balader.

De plus, il était situé non loin de Bel-Air où je me rendais de ce fait rapidement.

* * *

À cette époque, je suis entré de plain-pied, dans ma phase « multiples conquêtes » féminines. Très vite, c'était devenu une fin en soi. Plus je goûtais aux plaisirs de la « fornication », plus ceux-ci m'enivraient.

Tout avait débuté avec mon Italienne de Bassan avec laquelle j'avais découvert les plaisirs de la sensualité et ceux du sexe. Je plongeais avec délectation dans cette nouvelle forme de « bonheurs » éphémères.

Cela me rassurait d'avoir tant de succès auprès des belles. Tout comme l'argent amène l'argent, il en va de même avec les femmes.

J'essayais cependant d'être le plus discret possible. Je ne voulais pas que mes plaisirs de cuissage compromettent l'équilibre du bonheur d'Arielle. Tout ceci me culpabilisait surtout lorsqu'elle faisait montre de gentillesse à mon égard. J'étais toujours à deux doigts de tout lui déballer. Mon intention était alors de lui parler de ma dérive et de lui demander de partager mon désarroi. Je pensais qu'à l'issue de cette expérience de couple, nous aurions pu devenir tellement plus forts. Pourtant au dernier moment je renonçais, non par manque de courage mais plus par volonté d'éviter de lui faire du mal... je l'aimais simplement... profondément.

Je me disais que tout ceci ne durerait que le temps de me prouver que j'étais capable de séduire pleinement. Je m'enivrais et pour quelqu'un ayant si peu confiance en lui-même, ces expériences féminines m'apportaient ce que ma toute bonne Arielle ne pouvait plus m'offrir... la tendresse en particularité.

Avec le temps... je la retrouverais...

Je venais de perdre Suzanne. Tout s'est réellement mis en route depuis février 1985. Je m'en souviens comme si c'était hier, d'autant que cette fameuse année, il était tombé plus d'un mètre de neige à Genève.

Tout commença par une forte bise de plusieurs jours avec des températures avoisinant les moins dix, voire moins quinze degrés Celsius.

Avec Arielle, nous avons fait une balade sur la jetée du jet d'eau, par cette nuit noire. Nous pouvions observer les mouettes couchées à même le sol prenant leur envol à notre approche par bouffées de taches blanches.

Cependant, l'une d'entre elles resta clouée au sol, ses pattes étant soudées à la pierre par le gel. Comme je portais des gants, je la libérai avec précaution. J'ai probablement dû lui faire mal car elle se défendait en m'assenant des coups de bec. La fin justifiant les moyens, c'était cette libération douloureuse ou une mort certaine. Je n'ai pas hésité. Arielle approuva mon choix... c'était très important pour moi car synonyme de son admiration à mon égard. Toujours est-il que nous étions heureux d'avoir libéré cet oiseau probablement malade, afin qu'il puisse vivre quelques jours de plus. Ce genre d'action constituait le moteur, le sens, la raison d'être de **Nous Deux**.

* * *

Depuis mon appartement de la rue de Soleure, je pouvais voir par les fenêtres ces gros flocons qui ne cessaient de tomber. L'éclairage public accentuait cette impression de l'importance de la giboulée. Les flocons semblaient s'amuser à harceler la lumière comme de gros mouchérons blancs.

J'éprouvais une sensation de profond bonheur et une grande sérénité mêlée à la sécurité d'être ainsi au chaud tandis qu'il faisait si froid dehors. Je n'avais de cesse que de tester le bon fonctionnement de mes radiateurs sur lesquels je me tenais assis contemplant tant de frimas... ce fut un de mes grands bonheurs...

J'ai toujours adoré lorsqu'il neige... c'est un des rares plaisirs avec la musique et les arbres qui m'apporte et m'apportera toujours une intense jouissance.

Tout ceci débuta le vendredi soir de ce fameux week-end. Cela s'était poursuivi sans discontinuer jusqu'au dimanche. À mon réveil, je m'apprêtais à ouvrir les persiennes du balcon qui opposèrent alors une importante résistance. La surprise était de taille et d'une grande magnificence : **Genève sous la neige**. Je revêtis ma combinaison anti-pluie de motard, chaussai mes bottes et me rendis au bord du lac afin de cheminer le long des quais. Il n'y avait pas âme qui vive. Le paysage était couvert d'un épais manteau blanc, si épais, que j'avais peine à avancer, mes jambes s'enfonçant jusqu'au bassin, rendant chaque pas difficile.

Suzanne avait couvert ma terre de la candeur de sa neige...

Le silence était total. Pas de voiture, personne... une impression de rêve hors du temps... rien n'aurait pu troubler cette quiétude absolue, «tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté». Ce fut la seule fois où je pus qualifier **Genève de sereine...**

Les jours qui suivirent furent profondément chaotiques. La circulation était paralysée tout comme l'économie d'ailleurs. Tout était ramené un siècle en arrière.

Quelques semaines plus tard, avec la fonte des neiges ajoutée à la fraîcheur du climat, apparurent les stalactites de toits «transpirants». Le beau temps aidant, on avait l'impression d'être en vacances à la montagne. C'était génial, le bleu remplaçait peu à peu le blanc.

* * *

Je menais mon train-train quotidien égayé par mon travail et attristé par mes nouvelles conquêtes (je plaisante...!).

Arielle ne faisait pas partie de mon quotidien mais bien de mon cœur.

Elle habitait un petit appartement également dans le quartier des Eaux-Vives situé au dernier étage d'un immeuble de la rue des Vollandes.

J'ai appris par la suite à quel point elle s'ennuyait et vivait dans la mélancolie.

Je regrette d'être passé à côté de ta vie... ta souffrance... si tu savais à quel point... et plus encore.

Veuille considérer que cet état d'inconscience passager était le fait d'une fuite en avant, face à mon incapacité d'affronter mon égarement. Je venais de perdre Sussu ma «mère», mon unique témoin de vie... ma référence.

Je n'avais plus de but à poursuivre pour la première fois de ma vie. J'avais atteint celui fixé des années auparavant ; devenir médecin et alors... ensuite!?

Il me fallait à tout prix trouver une nouvelle raison d'être, une haute aspiration, quelques importants desseins à réaliser.

J'ai compris plus tard qu'il s'agit du moteur de ma vie car Dieu m'a pourvu de **nombreux dons et m'en servant, je me devais de Le servir...**

Cela m'a pris près de sept années, peut-être plus...

* * *

Sans objectif, j'ai fini par m'ennuyer. À cette lassitude s'ajoutait la tristesse de notre mutuel détachement dont l'amorce était aussi irrémédiable qu'inéluctable.

Arielle consacrait de plus en plus de temps à son travail, probablement par fuite tout comme moi dans mes conquêtes féminines...

Elle était probablement malheureuse. J'étais sûrement malheureux. Je vivais d'expédients, accentuant davantage mon égarement.

J'ai connu à cette époque un grand nombre de femmes et en changeais jusqu'à plusieurs fois par semaine, voire par jour.

Il n'était pas rare que je sorte simultanément avec plus d'une demi-douzaine de belles, sans qu'aucune d'elles n'en sache rien. Lorsque certaines connaissaient l'existence de rivales, cela semblait les exciter au point qu'elles me priaient, en guise de prémices à leur plaisir, de narrer d'anciennes ou d'actuelles conquêtes que je vivais parallèlement à la leur. Toujours aussi méprisables ces nanas. La question est de savoir si je suis le conquérant ou le conquis, le séducteur ou le séduit, le malin ou le berné ? Je laisse au lecteur le soin de répondre... A toutes fins utiles je tiens à préciser que Don Giovanni a changé de sexe. Les nouvelles interprètes ne sont autres que ces mécréantes usurpant une fois encore un rôle naturellement masculin. Cet excellent motif d'égarement supplémentaire les conduira inmanquablement sur la «bonne» voie du désespoir et de la nuit...

Ma seule préoccupation d'alors était Arielle. Je sentais pourtant que j'étais débordé par ma vie avec comme conséquence la souffrance que je lui infligeais involontairement. Toutes ces futiles précautions n'y changeraient rien. Pourrait-on réellement croire qu'il était possible de berner une femme de son intelligence et surtout d'éviter de blesser une dame d'aussi grand cœur ?

Lorsqu'elle me témoignait de l'affection, non pas par gestes – elle n'en était pas capable –, mais **d'une façon plus «haute» et plus «pure»...** alors que je sortais du lit d'une quelconque autre, cela me cassait, me démolissait. Je me dégoûtais mais que pouvais-je faire pour remédier aux tourments qui m'habitaient?... cela cesserait-il bientôt ou continuerait et perdurerait-il de plus belle ?

Elle ne connaissait probablement pas l'existence de mes aventures ou feignait de l'ignorer. J'avais en revanche mauvaise conscience pour nous deux et cette idée m'insupportait car elle accentuait d'autant mon malaise face à tant de **pureté compromise et perdue**. Dieu nous avait donné la chance de nous enrichir de nos malheurs respectifs en les transformant en bonheur éternel. Je me sentais si sale et corrompu que **j'aurais voulu mourir...**

J'avais l'intention de tout lui conter, mais la peur de blesser cet être sensible et **«tout amour»** me fit reporter une fois encore l'échéance de ma «confession».

Je m'insupportais tellement que si j'avais pu disparaître six pieds sous terre, je l'aurais fait sur-le-champ. Je me suis souvenu de cette phrase; je me suis aimé, je me suis haï... et nous avons vieilli ensemble...

Tout ce que j'avais élaboré comme théories et modes de vie s'écroulait. J'étais égaré en une solitude sans égale par manque d'amour et tendresse mêlée à une immaturité affective m'empêchant de gérer certaines situations – vous me direz que des gens infiniment plus mûrs que moi pratiquent l'adultère – je ne me sens pas concerné par eux et cela ne m'affranchit pas pour autant dans l'indignité de ce comportement. Je veux me comparer à ce qui est exemplaire par sa beauté, sa bonté et pureté, je veux m'élever et non m'abaisser... enfin, **je veux être digne de l'amour d'Arielle...** ne m'en parlez plus dès lors... merci.

* * *

A Bel-Air, j'avais fait la connaissance de deux bons potes. Bontron était préposé aux logements alors que Ryser était architecte en chef des IUPG.

De ces trois hommes à la dérive, j'étais le cadet.

Par amusement, nous avons fondé une association... Ca-Ryser-Bontron. En prenant le premier phonème de chacun des noms ajouté à un peu d'imagination, cela donnait la « Caribou society ».

Nous nous réunissions tous les soirs dans mon bureau pour boire un coup et discuter des faits d'importance du tout Bel-Air. Nous nous retrouvions ensuite chez la « grosse » pour qualifier la patronne d'un bistrot que nous fréquentions ensemble à Chêne-Bourg. Là, nous rejoignons d'autres copains, également des épaves du cœur, abandonnés à une dérive certaine, dont une majorité flottait sur l'océan du désespoir fait de différents alcools qu'ils consommaient pour finir totalement cuités et narcosés, oubliant tout leur désespoir jusqu'au lendemain... Que de souffrances chez ces pauvres diables ! Je les quittais avant, ayant peine à supporter les alcoolos dans leurs délires quand bien même comprenais-je sans difficulté leur profond désarroi dont bien entendu les femmes sont, une fois de plus, les principales responsables...

La compagnie de ces « cocos » m'était agréable et constituait une alternative à ma solitude.

Arielle rentrait souvent tard de son travail. **Nous vivions désormais en parallèle ...c'était triste...**

J'avais perdu toute ma motivation à lutter pour cette histoire dont je pressentais l'issue fatale.

* *
*